

## Critique No 2:

La vie dans les yeux d'Yvette Théraulaz / Corinne Jaquiéry

«À ceux qui m'aimeront et à ceux qui m'aimaient, je veux être utile à vivre et à chanter». Extraits de *Utile*, une chanson de Julien Clerc écrite par Etienne Roda-Gil, ces mots contiennent l'essentiel d'Yvette Théraulaz: l'amour... et l'art de le dire. La chanteuse et comédienne les reprend parmi d'autres de Brel, Barbara, Brassens ou Sheller dans *Les Années*, son nouveau spectacle donné hier soir sous le chapiteau du Théâtre de Vidy. Accompagnée et soutenue par les notes sublimes et délicates du piano de Lee Maddeford, la belle dame a emmené les spectateurs dans un voyage au cœur d'elle-même.

Debout, tête haute, corsage rouge et longue jupe noire, les pieds chaussés de bottines rouges fermement plantées sur le sol, Yvette Théraulaz fait face à son public, altière et fragile tout à la fois. Elle se raconte, puisant dans le répertoire et les textes de ses cinq spectacles solos précédents – de *Rien ne me manque sauf moi-même* en 1991 à *Comme un vertige* en 2011 – pour évoquer son parcours d'amoureuse de la vie, entre résistance féministe et abdication à l'amour des hommes, de l'homme.

Portée par le regard et le jeu complices de Lee Maddeford, sa voix pure, singulièrement prégnante égrène des chansons qui ponctuent les étapes d'une vie tout entière dévouée à la passion. Des *Spermatozoïdes*, l'amusante chanson de Ricet Barrier qui ouvre le spectacle, aux *Bêtises* rendues célèbres par Sabine Paturel, en passant par le terriblement émouvant *J'arrive* de Jacques Brel et le magnifique *Un homme heureux* de William Sheller, l'artiste a su choisir les notes pour le dire, s'aventurant parfois sur le fil de la fêlure.

Interprète exceptionnelle, Yvette Théraulaz insuffle une grande humanité aux textes par sa simplicité d'être. L'espace d'un spectacle à la gestuelle épurée, mais signifiante, elle est la femme qu'on aurait voulu être, l'amante qu'on aurait aimé avoir, la sœur avec qui on aurait pu rire, l'amie avec qui cheminer, la militante qu'on aurait aimé suivre. Sa capacité à sublimer le quotidien rend son propos universel. «Ici, sur la scène, j'ai découvert la force du poème, dans le peu d'enfance qu'il me reste et qui me permettra jusqu'à la fin de m'étonner encore», confie-t-elle aux spectateurs sous le charme, prêts à s'émerveiller eux aussi.

«Une fille qui jure c'est comme une rose qui sent l'oignon », lui disait-on enfant. Cela n'a jamais empêché la ravissante adulte qu'elle est devenue de dire ce qu'elle pensait, et d'oser invoquer Dieu pour dissoudre la culpabilité inculquée à des générations de femmes en son nom. Aujourd'hui, Yvette Théraulaz affirme sur scène que malgré une vie qui a passé comme un rêve, malgré l'âge qui pèse, la dureté du monde et les amours enfuies, malgré tout, elle veut: «quelque soit le temps que ça prenne, quelque soit l'enjeu, être une femme heureuse.»